Je m'appelle Ruth. J'ai été élevée avec ma sœur cadette, Lucille, par ma grand-mère, M^me^ Sylvia Foster, et à la mort de celle-ci, par ses belles-sœurs, M^lles^ Lily et Nona Foster, puis, une fois ces dernières parties, par sa fille, M^me^ Sylvia Fisher.

Marilynne Robinson

La Maison de Noé

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Robert Davreu

Tant que se succédèrent toutes ces générations d'aînées, nous vécûmes dans une seule maison, la maison de ma grand-mère, construite pour elle par son mari, Edmond Foster, […]

ACTES SUD

Leur mère a déposé Ruth et Lucille chez une grand-mère juste avant de mettre fin à ses jours. Les deux petites ont ensuite été confiées à leur tante Sylvie, une femme qui tenait à sa liberté. Pour s'occuper de ses nièces, elle est venue s'installer dans ce trou invraisemblable, Fingerbone, petite ville coincée entre un vaste lac glacial et les montagnes du Far West, où un grand-père épris d'aventure a construit une maison puis trouvé la mort dans une catastrophe ferroviaire dont le souvenir hante encore toute la communauté.

Là, la nature semble imposer sa loi aux hommes, et les hommes s'imposer des règles les uns aux autres. Ainsi les femmes doivent-elles veiller à bien tenir leur maison, et à se conduire comme il faut. Mais Sylvie n'a pas ce genre de docilité, et c'est en dehors des sentiers battus qu'elle entend élever ses nièces.

Fable poétique à la prose fulgurante et sereine, *La Maison de Noé* accorde le rythme mystérieux des saisons à la maturation des âmes, composant une profonde réflexion sur l'appartenance et la transmission, la peur de l'abandon et les affinités électives.

MARILYNNE ROBINSON

Marilynne Robinson est l'auteur de romans très remarqués, parmi lesquels une trilogie publiée par Actes Sud : Gilead *(2007, prix Pulitzer et National Book Critics Circle Award),* Chez nous *(2009, uk Orange Prize) et* Lila *(2015). Elle a reçu le Pen/Hemingway Award du meilleur premier roman pour* La Maison de Noé.

DU MÊME AUTEUR

LA MAISON DE NOÉ, Albin Michel, 1983 (repris sous le titre *LA MAISON DANS LA DÉRIVE*, Métropolis, 2002).
GILEAD, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1296.
CHEZ NOUS, Actes Sud, 2009.
LILA, Actes Sud, 2015.
QUAND J'ÉTAIS ENFANT, JE LISAIS DES LIVRES, Actes Sud, 2016.

Titre original :
Housekeeping
Éditeur original :
Farrar Straus Giroux, New York
© Marilynne Robinson, 1980

© ACTES SUD, 2015
pour la présente édition
ISBN 978-2-330-05939-2

MARILYNNE ROBINSON

LA MAISON DE NOÉ

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Robert Davreu

ACTES SUD

Pour mon mari,
et pour James et Joseph, Jody et Joel,
quatre garçons merveilleux

1

Je m'appelle Ruth. J'ai été élevée avec ma sœur cadette, Lucille, par ma grand-mère, M^me^ Sylvia Foster, et à la mort de celle-ci, par ses belles-sœurs, M^lles^ Lily et Nona Foster, puis, une fois ces dernières parties, par sa fille, M^me^ Sylvia Fisher. Tant que se succédèrent toutes ces générations d'aînées, nous vécûmes dans une seule maison, la maison de ma grand-mère, construite pour elle par son mari, Edmond Foster, un employé des chemins de fer, qui s'évada de ce monde bien des années avant que j'y fisse mon entrée. Ce fut lui qui nous fit prendre racine dans ce trou invraisemblable. Il avait grandi dans le Middle West, dans une maison excavée dans le sol, avec des fenêtres juste à ras de terre et juste au ras des yeux, de sorte que de l'extérieur, celle-ci n'était qu'un monticule qui ne ressemblait guère plus à un abri humain qu'une tombe, alors que, de l'intérieur, la parfaite platitude du monde dans cette contrée rétrécissait si sévèrement la vue que l'horizon semblait circonscrire la hutte de terre, à l'exclusion de quoi que ce fût d'autre. Aussi mon grand-

père se mit-il à lire tout ce qu'il put trouver comme récits de voyages, comme journaux d'expéditions dans les montagnes d'Afrique, dans les Alpes, les Andes, l'Himalaya, les Rocheuses. Il fit l'acquisition d'une boîte de peinture et copia dans un magazine la lithographie d'une estampe japonaise qui représentait le Fuji-Yama. Il peignit bien d'autres montagnes encore, dont aucune n'était identifiable, si tant est qu'il y en eût une qui fût réelle. Elles étaient toutes en rondeurs, cônes ou dômes, isolées ou groupées en massifs ou en grappes, vertes, brunes ou blanches selon la saison, mais toujours coiffées d'une couronne de neige, couronne rose, blanche ou or, selon le moment de la journée. Dans une grande toile, il avait placé au tout premier plan une montagne en forme de cloche et l'avait couverte d'arbres méticuleusement peints, dont chacun jaillissait à angle droit du sol où il se dressait comme le poil d'une étoffe de peluche à la pliure. Chaque arbre portait des fruits luisants et des oiseaux criards nichés dans les rameaux, et chaque fruit et chaque oiseau étaient à l'aplomb de l'implantation en dévers. On pouvait voir des bêtes disproportionnées, tachetées ou zébrées, dont la course ne semblait point entravée par l'ascension sur le flanc droit, ni accélérée par la descente sur le flanc gauche. Ignorance ou fantaisie, je n'ai jamais pu décider en quoi consistait le génie de ce tableau.

Un jour de printemps, mon grand-père quitta sa demeure souterraine, marcha jusqu'au chemin de fer et prit un train pour l'Ouest. Il dit au guichetier qu'il voulait aller dans les montagnes et l'homme s'arrangea pour le faire débarquer ici : ce qui pouvait fort bien ne pas avoir été une mauvaise plaisanterie, ni même une plaisanterie du tout, étant donné qu'il y a ici des montagnes, d'innombrables montagnes, et que là où il n'y en a point il y a des collines. Le terrain sur lequel la ville elle-même

est bâtie est relativement plat, pour avoir été jadis le territoire d'un lac. Il semble qu'il y eut une époque où les dimensions des choses se modifièrent, laissant en marge d'elles-mêmes de bizarres espaces, comme entre les montagnes telles qu'elles doivent avoir été et telles qu'elles sont à présent, ou comme entre le lac de jadis et celui d'aujourd'hui. Un jour, au printemps, le vieux lac reviendra. Quelqu'un ouvrira une porte de cave à des bottes de pêche, flottant les semelles terreuses en l'air, ainsi qu'à des planches et à des seaux cognant contre le seuil, l'escalier étant devenu invisible dès la deuxième marche. La terre se gorgera, le sol deviendra boue, la boue deviendra vase et l'herbe baignera jusqu'aux extrémités dans les eaux glaciales. Notre maison se trouvait à la lisière de la ville, sur un coteau, si bien que nous avions rarement plus qu'une flaque noire dans notre cave, avec quelques insectes squelettiques qui glissaient sur le pourtour. Une étroite mare se formait dans le verger et c'était de l'eau limpide comme l'air qui couvrait herbes et feuilles noires et branches tombées, et tout autour il y avait des feuilles noires et de l'herbe trempée et des branches tombées, et à la surface, aussi légère qu'une image reflétée dans un œil, le ciel, les nuages, les arbres, nos visages dansants et nos mains froides.

Mon grand-père travaillait dans les chemins de fer à l'époque où il parvint au terme de sa route. Il avait, semble-t-il, été pris en amitié par un contrôleur dont l'influence était loin d'être médiocre. Son métier n'était pas particulièrement reluisant. Il était garde-ligne ou peut-être signaleur. Toujours est-il qu'il se rendait à son travail à la tombée de la nuit et qu'il effectuait sa tournée jusqu'à l'aube, une lampe à la main. Mais c'était un travailleur plein de dévouement et de zèle, et certaine-

ment appelé à gravir les échelons. Il ne lui avait fallu que dix ans pour être affecté à la surveillance du chargement et du déchargement du bétail et des marchandises, et que six années de plus pour devenir l'adjoint du chef de gare. Il occupait ce poste depuis deux ans lorsque, de retour d'une mission à Spokane, un déraillement spectaculaire mit un point final à sa double carrière — terrestre et professionnelle.

Malgré des reportages dans les journaux de villes aussi éloignées que Denver et Saint Paul, spectaculaire n'était, à strictement parler, pas le mot, car personne ne vit l'événement se produire. Le désastre survint au milieu d'une nuit sans lune. Le train, bolide noir, luisant et racé qu'on appelait le *Fireball,* avait dépassé le milieu du pont lorsque la motrice piqua du nez en direction du lac, entraînant à sa suite tout le reste du convoi qui s'abîma dans les eaux comme une belette qui se laisse glisser d'un rocher. Un employé des wagons-lits et un garçon de restaurant, qui se tenaient sur la plate-forme en queue du fourgon et discutaient d'affaires personnelles (ils étaient vaguement parents), survécurent, mais ils ne furent en aucune manière des témoins fiables, pour deux bonnes raisons, à savoir que l'obscurité était impénétrable et que, placés dans le dernier wagon du train, ils regardaient vers l'arrière.

Les gens descendirent jusqu'à la rive munis de lampes. La plupart demeurèrent sur la berge où sans tarder ils allumèrent un feu de bois. Mais quelques-uns des garçons les plus grands et des hommes les plus jeunes s'élancèrent sur le pont du chemin de fer avec des cordes et des lanternes. Deux ou trois d'entre eux s'enduisirent de graisse noire, s'attachèrent avec des harnais de cordes et se firent descendre dans l'eau à l'endroit où les

employés rescapés pensaient que le train avait disparu. Au bout de deux minutes, chronomètre en main, les cordes étaient hissées de nouveau et les plongeurs escaladaient, jambes raidies, les piles, ils étaient délivrés de leur harnachement et roulés dans des couvertures. L'eau était dangereusement froide.

Jusqu'à l'aube les plongeurs ne cessèrent de se lancer depuis le pont et de remonter, ou de se faire haler. Une valise, un coussin de siège et une laitue, ce fut tout ce qu'ils repêchèrent. Certains se souvinrent de s'être, en plongeant, frayé la voie parmi des débris, mais les débris avaient dû sombrer de nouveau, ou bien être emportés à la dérive dans les ténèbres. Au moment où ils perdirent tout espoir de retrouver des passagers, il n'y avait plus rien d'autre à sauver, plus aucune relique, à trois exceptions près et dont l'une était périssable. Ils se mirent alors à spéculer sur la possibilité qu'après tout ce ne fût pas là l'endroit où le train avait quitté le pont. On se posa des questions sur la manière dont un train pouvait se mouvoir dans l'eau. Coulerait-il comme une pierre malgré sa vitesse, ou glisserait-il comme une anguille malgré son poids ? S'il avait bel et bien quitté les rails ici, peut-être s'était-il alors immobilisé quelques centaines de mètres plus loin. Ou bien encore, il se pouvait qu'il ait fait un tonneau ou dérapé en heurtant le fond, puisque les piles du pont reposaient sur la ligne de crête d'une chaîne de collines englouties, qui, d'un côté, cloisonnaient une large vallée (il y avait une autre chaîne de collines à trente kilomètres au nord, dont certaines formaient des îles) et qui, de l'autre côté, s'effondraient en falaises. Apparemment, ces collines constituaient la rive d'un autre lac, et elles étaient faites d'une roche friable qui avait été minée par les eaux et s'était écroulée à pic. Si le train avait versé du côté sud (comme l'affirmait le témoignage des

deux hommes de service, mais ceux-ci jouissaient alors de fort peu de crédit), et s'il avait dérapé ou fait un simple ou un double tonneau, il se pouvait qu'il fût tombé à nouveau, plus loin, et à une plus grande profondeur.

Quelque temps après, quelques-uns des plus jeunes garçons s'avancèrent sur le pont et se mirent à sauter dans l'eau, d'abord avec précaution puis de façon presque exubérante, en gloussant de peur. Quand le soleil se leva, les nuages absorbèrent la lumière comme une tache. Il fit plus froid. Le soleil monta plus haut, et le ciel devint brillant comme de l'étain. La surface du lac était complètement immobile. Au moment où les garçons heurtèrent l'eau de leurs pieds, il y eut un léger bruit de rupture. Des fragments de glace transparente tanguèrent sur les vagues qu'ils avaient provoquées et, lorsque l'eau redevint calme, s'amalgamèrent comme autant de paillettes d'un miroir. L'un des garçons s'éloigna d'une centaine de mètres du pont à la nage et plongea dans le vieux lac, cherchant son chemin à tâtons, tête la première, en se laissant couler le long de la muraille aveugle et sans air, puis s'élançant au large une fois arrivé au pied de celle-ci. Mais la pensée du lieu où il se trouvait le terrifia soudain et il bondit vers l'air et frôla, ce faisant, quelque chose avec sa jambe. Il parvint à l'atteindre et posa la main sur une surface parfaitement lisse, parallèle au fond, mais située, selon son estimation, deux ou trois mètres au-dessus de celui-ci. Une fenêtre. Le train avait atterri sur le flanc. Il ne put l'atteindre de nouveau. L'eau le faisait remonter. Il dit que, de tout ce qu'il toucha, cette surface lisse était la seule chose qui ne fût pas recouverte ou environnée d'une substance inconsistante semblable à de la vase. Ce garçon était un ingénieux menteur, un gamin solitaire poussé par un insatiable

désir de se faire mousser. On n'accorda ni ne refusa créance à son histoire.

Le temps d'avoir regagné le pont à la nage, de s'y être fait hisser et d'expliquer aux hommes où il avait été, l'eau devint glauque et opaque, comme de la cire qui refroidit. Des frissons la parcouraient quand un nageur touchait la surface, et la membrane de glace qui se formait là où celle-ci avait été rompue paraissait fraîche, vitreuse et noire. Tous les nageurs rentrèrent. Le soir venu, le lac là-bas s'était refermé sur lui-même à jamais.

Cette catastrophe fit trois nouvelles veuves à Fingerbone : ma grand-mère, ainsi que les épouses de deux frères vieillissants qui tenaient une épicerie-bazar. Bien qu'elles y aient vécu une trentaine d'années ou plus, les deux vieilles femmes quittèrent Fingerbone, l'une pour aller vivre avec une fille mariée dans le Sud Dakota, l'autre pour retrouver des amis ou des proches à Sewickley, en Pennsylvanie, qu'elle avait quitté le jour de ses noces. Elles déclarèrent ne pas pouvoir vivre plus longtemps au bord du lac. Elles affirmèrent que le vent était imprégné de son odeur, et qu'elles pouvaient en sentir le goût dans l'eau potable, et qu'elles ne pouvaient souffrir son odeur, son goût ou sa vue. Elles n'attendirent pas la cérémonie du souvenir et l'inauguration de la stèle commémorative, au cours de laquelle les parents et les amis du défunt ainsi que des curieux, conduits par des agents des chemins de fer, firent procession sur le pont entre des garde-fous aménagés pour la circonstance, et jetèrent des couronnes mortuaires sur la glace.

Il est vrai que chacun à Fingerbone a toujours le lac en tête, ou les profondeurs du lac, ses eaux sans lumière et sans air qui se trouvent en dessous. Lors des labours au printemps, quand le sol ouvert par le soc gît béant, ce qu'exhalent les sillons, c'est toujours cette même odeur

âcre et humide. Le vent est humide, et il n'est pas une pompe, pas un ruisseau, pas un fossé qui ne dégage cette odeur que ne vient troubler aucun autre élément. Tout au fond, il y a le vieux lac, enfoui, sans nom, entièrement noir. Puis il y a Fingerbone, le lac des cartes et des photographies, qui laisse filtrer les rayons du soleil, qui entretient une végétation ainsi que d'innombrables poissons, et où, en fouillant du regard l'ombre d'un appontement, l'on peut apercevoir un fond de cailloux ou de terre, d'aspect assez semblable à celui d'un sol ferme. Au-dessus, il y a le lac et sa crue printanière qui fait virer les herbes au noir et les rend épaisses comme des roseaux. Et encore plus haut, il y a l'eau en suspension dans la lumière, et l'odeur âpre comme l'haleine d'un animal, qui emplit à ras bord le cirque des montagnes.

Il semble que ma grand-mère n'ait pas envisagé de partir. Elle avait passé toute sa vie à Fingerbone. Et bien qu'elle n'en parlât jamais, et qu'elle n'y pensât sans nul doute que rarement, c'était une femme extrêmement pieuse. C'est-à-dire qu'elle se représentait la vie comme un voyage sur un chemin qui descend, un chemin assez aisé à travers une vaste contrée, et qu'elle croyait que la destination de chacun s'y trouvait depuis le tout début, à une distance mesurée d'avance, se dressant dans la lumière ordinaire comme une simple maison où l'on entrerait et où l'on serait accueilli par des gens respectables, qui vous conduiraient dans une pièce où auraient été rassemblées, en attente, toutes les choses qu'on aurait pu perdre ou laisser de côté. Elle acceptait l'idée qu'un jour, elle et mon grand-père se retrouveraient et reprendraient leur vie commune, sans les soucis d'argent, dans un climat plus doux. Elle espérait qu'il aurait cependant acquis un peu plus de stabilité et de bon sens. Avec lui ce n'avait pas été jusque-là un effet de l'âge, et elle ne croyait

pas à l'idée d'une transfiguration. Etant donné qu'elle avait une maison et une rente et que ses enfants étaient adultes, ce qu'il y avait de plus amer dans sa mort, c'était que celle-ci lui apparaissait comme une sorte de défection, qui n'était pas tout à fait imprévue. Combien de fois s'était-elle réveillée le matin en se retrouvant seule? Et parfois, des jours durant, il faisait les cent pas, chantonnant à voix basse pour lui-même, et lui parlait, à elle et à ses enfants, comme un homme fort courtois à des étrangers. Et à présent, il avait fini par disparaître complètement. Quand ils seraient réunis, elle espérait qu'il aurait changé, substantiellement changé, mais elle n'y croyait pas de tout son cœur. Ce rêve en tête, elle s'embarqua dans son veuvage et devint tout aussi bonne veuve qu'elle avait été bonne épouse.

Après le décès de leur père, les filles s'agglutinèrent autour d'elle, épièrent ses moindres gestes, la suivirent pas à pas dans la maison, modelèrent leur conduite sur la sienne. Molly avait seize ans cet hiver-là; Hélène, ma mère, en avait quinze; et Sylvie treize. Leur mère venait-elle à s'asseoir pour son raccommodage, elles s'installaient spontanément autour d'elle sur le plancher, cherchant une position confortable, la tête appuyée contre ses genoux ou son siège, agitées comme de jeunes enfants. Elles tiraient sur la frange du tapis, froissaient son ourlet, échangeaient des coups de poing parfois, tout en parlant avec indolence de l'école ou en ressassant sans fin les moindres petits sujets de plaintes et de griefs qui survenaient entre elles. Au bout d'un moment elles allumaient la radio et se mettaient à brosser les cheveux de Sylvie, des cheveux châtain clair et lourds qui lui descendaient jusqu'à la taille. Les deux aînées étaient expertes à les lui relever à la Pompadour, avec des

boucles qui lui recouvraient les oreilles et la nuque. Sylvie croisait les jambes en tailleur et lisait des magazines. Lorsqu'elle avait sommeil, elle se dirigeait vers sa chambre et faisait une sieste, avant de redescendre pour le dîner, sa superbe chevelure tout ébouriffée et de travers. Rien ne pouvait lui inspirer de la vanité.

A l'heure du dîner, elles suivaient leur mère dans la cuisine, mettaient la table, ôtaient les couvercles des casseroles. Après quoi, elles s'asseyaient et mangeaient ensemble, Molly et Hélène en faisant la petite bouche, Sylvie en se léchant les babines. Même à ce moment-là, dans la cuisine étincelante où les rideaux blancs effaçaient la nuit, leur mère sentait qu'elles étaient tout entières tournées vers elle, scrutant son visage et ses mains.

Jamais depuis leur petite enfance elles ne s'étaient à ce point pelotonnées contre elle et jamais, depuis lors, elle n'avait à ce point eu conscience de l'odeur de leurs cheveux, de leur douceur, de leur respiration haletante de vie, de leur brusquerie. Elle se sentait envahie par une étrange ivresse, le même plaisir qu'elle avait éprouvé jadis chaque fois que l'une d'elles, encore à la mamelle, avait fixé ses yeux sur son visage et tenté d'agripper son autre sein, ses cheveux, ses lèvres, avide de toucher, impatiente d'être pour un moment rassasiée et de dormir.

Elle avait toujours su inventer mille façons de les entourer avec ce qui devait ressembler à la grâce. Elle savait mille chansons. Son pain était tendre, sa gelée aigrelette et, les jours de pluie, elle confectionnait des pâtisseries fourrées de compote de pommes. En été, elle plaçait toujours un bouquet de roses dans un vase sur le piano, des roses immenses, hérissées de piquants, et lorsque les fleurs se fanaient et que les pétales tombaient, elle les mettait dans une grande jarre chinoise, avec des clous de girofle, du thym et des bâtons de cannelle. Ses

enfants dormaient dans des draps amidonnés sous des épaisseurs de couvertures, et au matin ses rideaux s'emplissaient de lumière comme des voiles se gonflent de vent. Bien sûr, elles se serraient contre elle et la touchaient comme si elle venait juste de rentrer après une longue absence. Non point qu'elles aient eu peur qu'elle disparût comme leur père l'avait fait, mais parce que la soudaine disparition de celui-ci les avait rendues attentives à elle.

Peu de temps après son mariage, elle en était arrivée à la conclusion que l'amour consistait pour moitié en un désir d'une violence telle que la possession ne pouvait en rien l'atténuer. Un jour, quand ils n'avaient pas encore d'enfant, Edmond avait trouvé sur la rive une montre de gousset. Le boîtier et le verre étaient intacts, mais les rouages presque entièrement rongés par la rouille. Il ouvrit la montre et la vida, et à la place du cadran il sertit une pastille de papier sur laquelle il avait peint deux hippocampes. Il la lui offrit comme pendentif, au bout d'une chaîne, mais ce fut à peine si elle la porta car celle-ci était trop courte pour lui permettre de regarder à son aise les hippocampes. Elle eut peur de l'abîmer en la portant à sa ceinture ou dans sa poche. Pendant peut-être une semaine, elle transporta la montre partout où elle allait, même pour traverser la pièce, et ce n'était pas parce qu'Edmond l'avait faite pour elle, ou parce que la peinture était moins agressive et maladroite que celles qu'il faisait d'habitude, mais parce que les hippocampes étaient tellement pleins de malice, de cocasserie, tellement héraldiques, armoriés qu'ils étaient sur des carapaces d'insectes. C'étaient les hippocampes eux-mêmes qu'elle avait besoin de voir sitôt qu'elle détournait les yeux, et qu'elle avait besoin de voir même lorsqu'elle avait le regard posé sur eux. Et ce besoin n'avait jamais

fléchi jusqu'à ce que quelque chose — une querelle, une visite — ait distrait son attention. De la même manière, ses filles la toucheraient, l'observeraient, la suivraient, pendant un certain temps.

Parfois elles criaient la nuit, à tout petits cris qui ne les réveillaient jamais. Le bruit ne manquait pas de s'arrêter dès qu'elle posait le pied sur la première marche de l'escalier, si doucement qu'elle le fît, et lorsqu'elle atteignait leurs chambres c'était pour les trouver paisiblement endormies, l'origine du cri tapie dans le silence, comme un criquet. Sa seule venue suffisait à apaiser les êtres.

Les années qui s'écoulèrent entre la mort de son mari et le départ de sa fille aînée furent, en fait, des années de sérénité presque parfaite. Mon grand-père avait parfois parlé de déception. Lui parti, elles étaient affranchies de la taraudante possibilité de la réussite, de la reconnaissance, de l'avancement. Elles n'avaient aucune raison d'espérer, rien à regretter. Leurs vies se dévidaient du monde qui basculait, comme le fil se dévide du fuseau : l'heure du petit déjeuner, l'heure du souper, l'heure des lilas, l'heure de la pomme. Si le paradis ne devait être rien de plus que ce monde-ci, purgé de ses désastres et de ses fléaux, si l'immortalité ne devait être rien de plus que cette vie-ci maintenue en arrêt à son point d'équilibre et si ce monde purgé et cette vie non dévorée pouvaient représenter le monde et la vie rendus à leur authentique nature, il n'est nullement étonnant que cinq années sereines, sans événement, aient insensiblement éteint chez ma grand-mère le souvenir de ce qu'elle n'aurait jamais dû oublier. Six mois avant le départ de Molly, elle avait déjà complètement changé. Elle était devenue ouvertement pieuse. Elle répétait des cantiques au piano et envoyait des lettres volumineuses à des sociétés de missionnaires, dans lesquelles figuraient les comptes

rendus de sa récente conversion et les copies de deux interminables poèmes, l'un sur la Résurrection, l'autre sur la marche des légions du Christ à travers le monde. J'ai vu ces poèmes. Le second parle avec beaucoup d'ardeur des païens, et tout particulièrement, des missionnaires « ... ces anges venus les balayer — la pierre qui vient sceller leur tombeau ».

Au bout de six mois, Molly avait organisé son départ pour la Chine dans l'intention d'y travailler pour une mission. Et même lorsque Molly fatiguait le Ciel à force de chanter la *Terre promise* ou *Seigneur, nous pouvons,* ma mère, Hélène, s'asseyait dans le verger et parlait avec douceur et sérieux à un certain Reginald Stone, notre père putatif. Je n'ai gardé aucun souvenir de cet homme. J'ai vu des photographies de lui, prises toutes les deux lors de son second mariage. C'était apparemment un individu assez falot, avec des cheveux noirs luisants. Il paraissait à l'aise dans son costume noir. Visiblement il ne se considérait nullement comme le sujet principal de ces deux photographies. Sur l'une il regarde ma mère, qui est en train de parler à Sylvie, laquelle tourne le dos à l'appareil. Sur l'autre, il a l'air d'ajuster les creux au sommet de son chapeau, tandis que ma grand-mère, Hélène et Sylvie sont alignées à ses côtés, regardant vers la caméra. Six mois après que Molly fut partie pour San Francisco et, de là, pour l'Orient, Hélène avait mis sur pied son ménage à Seattle en compagnie de ce Stone, avec lequel elle s'était apparemment mariée au Nevada. Ma grand-mère, au dire de Sylvie, ressentit comme une vive offense cette escapade et ce mariage hors de l'Etat et elle écrivit à Hélène pour lui dire qu'elle ne la considérerait pas comme vraiment mariée tant qu'elle ne serait pas revenue à la maison se marier à nouveau sous les yeux de sa mère. Hélène et son mari arrivèrent par le train avec

une malle pleine de vêtements pour la noce, ainsi qu'une boîte de fleurs coupées et du champagne dans un emballage isotherme. Je n'ai aucune raison d'imaginer que ma mère et mon père aient jamais connu la prospérité, et je suis donc obligée de supposer qu'ils allèrent au-devant de quelques ennuis pour ménager les sentiments de ma grand-mère. Et pourtant, si l'on en croit Sylvie, ils ne passèrent pas plus de vingt-quatre heures à Fingerbone. Les relations avaient dû toutefois être tant bien que mal renouées, car quelques semaines plus tard Sylvie, en manteau, chapeau et souliers neufs, munie des meilleurs gants, sac à main et valise de sa mère, prit le train pour Seattle afin de rendre visite à sa sœur mariée. Sylvie possédait une photographie d'elle-même où on la voyait agiter la main à la portière du compartiment, toute bichonnée et jeune et comme il faut. Pour autant que je sache, Sylvie ne revint qu'une seule fois à la maison, pour faire une halte, là où Hélène avait fait halte, dans le jardin de ma grand-mère et se marier avec un dénommé Fisher. Apparemment, aucune photographie ne fut prise à l'occasion de cet événement.

Une année, ma grand-mère avait trois filles sages, l'année suivante, la maison était vide. Elle a dû penser que ses filles étaient sages car leurs coutumes et leurs habitudes de vie les avaient presque guéries du besoin de parler. Sylvie prenait son café avec deux morceaux de sucre, Hélène aimait ses tartines noircies et Molly prenait les siennes sans beurre. On savait cela. Molly changeait les draps, Sylvie épluchait les légumes, Hélène faisait la vaisselle. Cela était réglé ainsi. De temps à autre Molly fouillait la chambre de Sylvie en quête des ouvrages de bibliothèque non retournés. A l'occasion Hélène faisait une fournée de gâteaux secs. C'était Sylvie qui apportait les bouquets de fleurs. Cette parfaite tranquillité s'était

établie dans leur foyer après la mort de leur père. Cet événement avait perturbé jusqu'au milieu ambiant. Le temps, l'air, la lumière, faisaient déferler onde de choc sur onde de choc, jusqu'à ce que le choc fût épuisé, et le temps, l'espace et la lumière se figèrent à nouveau, et rien ne parut plus trembler, rien ne parut plus basculer. Le désastre avait disparu du paysage, comme le train lui-même, et si le calme qui le suivit n'était en réalité pas plus grand que le calme qui le précédait, il avait du moins semblé qu'il en fût ainsi. Et le doux tissu des jours ordinaires s'était cicatrisé, laissant aussi peu de traces qu'une image reflétée dans les eaux.

Un jour ma grand-mère a dû transporter un panier de draps à suspendre au soleil printanier, dans son habit noir de veuve, accomplissant les rites de l'ordinaire comme un acte de foi. Mettons qu'il y avait cinq à dix centimètres de vieille neige durcie sur le sol, avec des plaques de terre suintante qui affleuraient dans les cassures de place en place, et qu'il y avait de la chaleur dans le soleil, lorsque le vent ne la chassait pas toute, mettons qu'elle se courbait, le souffle coupé par son corset, pour soulever par les bords un drap dégoulinant, et mettons qu'à peine l'avait-elle étendu aux trois quarts celui-ci se mettait à ondoyer et à tressauter sous ses doigts, à frémir et à trembler, à scintiller au gré de la lumière, et que les affres de ce travail étaient aussi pleines d'allégresse qu'un esprit qui danserait dans son linceul. « Ce vent ! » dirait-elle, parce qu'il plaquait son manteau contre ses jambes et faisait voler des mèches de ses cheveux. Il descendait le long du lac, il sentait bon la neige et, jusqu'à la nausée, la fonte des neiges, il rappelait les petites fleurs clairsemées et toutes en tige à la cueillette desquelles Edmond et elles pouvaient consacrer une demi-journée de marche. Il arrivait parfois qu'Edmond

emportât des seaux et un déplantoir, et qu'il les soulevât avec leur motte de terre et tout le reste pour les transplanter à la maison, mais elles ne survivaient guère. C'étaient des choses éparses qui croissaient dans les fourmilières, les crottes d'ours ou la chair des cadavres d'animaux. Il leur arrivait aussi, à Edmond et à elle, de grimper jusqu'à être trempés de sueur. Les taons les poursuivaient, et le vent les faisait frissonner. Là où la neige battait en retraite, ils pouvaient voir les vestiges d'un porc-épic, les dents par ici, la queue par là. Le vent véhiculait l'odeur aigre de la neige durcie, de la mort, de la résine de pin, des fleurs sauvages.

Dans un mois ces fleurs allaient éclore. Dans un mois toute la vie assoupie, tout ce déclin interrompu recommenceraient. Dans un mois elles ne se lamenteraient plus, car en cette saison il ne lui avait jamais semblé qu'ils fussent mariés, elle et le silencieux méthodiste Edmond qui portait une cravate et des bretelles même pour cueillir les fleurs sauvages, et qui se souvenait d'année en année de l'endroit exact où elles poussaient, qui trempait son mouchoir dans la bourbe pour envelopper les tiges et lui offrait son coude dans les passages escarpés et caillouteux, en un geste de courtoisie muette et impersonnelle qui ne lui inspirait aucun ressentiment car elle n'avait jamais souhaité se sentir mariée avec qui que ce soit. Elle imaginait parfois un homme plutôt basané, le visage peint de grossières zébrures et le ventre creux, les reins ceints d'une peau de bête, les oreilles percées d'os brinquebalants, les bras, la taille, la gorge, les chevilles tout couverts d'ornements de boue, de griffes, de crocs, d'os, de plumes, de nerfs, de peau, le corps tout entier proclamant qu'il était plus effrayant que la mort elle-même dont il arborait les trophées. Edmond lui ressemblait quelque peu. La montée du printemps éveillait en

lui une excitation grave, mystique, et le rendait inattentif à elle. Il ramasserait des coquilles d'œuf, une aile d'oiseau, un os de mâchoire, les débris de cendre d'un nid de guêpes. Il les scruterait comme s'il pouvait les déchiffrer, et les enfouirait dans ses poches comme s'il pouvait les posséder. Voici la mort dans ma main, voici la destruction dans ma poche de poitrine, où je range mes lunettes de lecture. A de tels moments il se souciait aussi peu d'elle que de ses bretelles et de son méthodisme, mais c'était tout de même alors qu'elle l'aimait le mieux, comme une âme sans aucun accompagnement, semblable à la sienne propre.

Ainsi le vent qui faisait ondoyer ses draps lui annonçait le retour du cours ordinaire des choses. Bientôt les arums lèveraient et l'odeur de la cidrerie envahirait le verger, et les filles laveraient, amidonneraient et repasseraient leurs robes de coton. Et chaque soir apporterait son étrangeté familière, et les criquets chanteraient toute la nuit durant, sous ses fenêtres et dans les moindres recoins de la noire étendue sauvage qui se déployait à perte de vue sur les deux versants de Fingerbone. Et elle éprouverait ce même sentiment aigu d'abandon qu'elle avait éprouvé au cours de chaque longue soirée depuis qu'elle était enfant. C'était cette sorte de solitude qui semblait ralentir et rendre sonore le mouvement des pendules et qui faisait retentir les voix comme des voix répercutées par les eaux. Les vieilles femmes, elle l'avait appris par l'exemple de sa grand-mère d'abord, par celui de sa mère ensuite, se balançaient dans leurs fauteuils sur leurs vérandas le soir venu en chantant des chansons tristes, et ne souhaitaient pas qu'on leur parlât.

Et à présent, pour se réconforter elle-même, ma grand-mère ne réfléchirait plus à l'ingratitude de ses enfants, ni des enfants en général. Elle avait remarqué maintes fois,